

On visite une ferme – I a fourragère

Pourquoi fallait-il, avec le temps qui passe, qu'il se souvienne de plus en plus de lieux qu'il avait connus autrefois, principalement dans sa grande maison, alors même que les personnages, parfois, semblaient lui échapper ?

C'était même avec une précision photographique qu'il retrouvait des locaux. Comme cette fourragère, qui en arrivait parfois à l'obséder. La fourragère, c'est l'endroit où vous descendez le foin. Vous avez laissé un trou dans la tôle qui vous permet de glisser le foin de la grange à ce local d'affouragement. Du foin que vous avez coupé tout à l'heure. Avec un outil spécial qui s'appelle un coupe-foin. Son fil doit être tranchant comme un rasoir, afin de mordre avec aisance le foin tassé. Ça fait un bruit de pain que l'on coupe, ou de biscotte, ou de tout ce que vous voudrez, mais un bruit spécial. Il faut appuyer fort. Et si le fil n'est pas à convenance, vous ne coupez pas la masse du foin, votre outil, à la place de pénétrer dans cette matière, il reste en surface, celle-ci ressentie comme du caoutchouc. Ne pas trop endiabler, ni avec cet engin ni avec la fourche qui n'arrive guère sans cette coupe à détacher des fourchées un peu conséquentes.

Or donc, on expédie tout cela à la fourragère. On est dans l'obscurité, car dans cette grange, il n'y a que la lumière du jour qui ne provient que de deux seules fenêtres, aucune lumière électrique. Faudra décidément qu'on l'installe. Quand ? C'est là une autre question. On a bien sûr ouvert la porte, pas la toute grande, juste la petite qui est dans la grande. Et l'on voit danser des poussières dans les rares rayons de lumière qui parviennent jusqu'ici. Et ça sent bon le foin aussi. Et l'on expédie juste la quantité qu'il faudra pour un repas, deux au maximum, ce qui permettra de gagner du temps lors de l'affouragement de la fin de l'après-midi. Et puis, maintenant, l'on a le temps, avec cette bourrée de neige qui vous empêche presque de sortir, et qui surtout ne vous oblige plus à travailler au dehors, juste peut-être dégager à la pelle la planche à fumier pour tout à l'heure quand vous sortirez celui-ci de l'écurie.

Bon, le foin, en bas, dans la fourragère dont le sol est cimenté, on le répartit tout au long des crèches. Dans lesquelles on le mettra tout à l'heure, dans chacune, après qu'on ait ouvert le volet que l'on fixe dans le bas avec un verrou de fer rouillé, à cause de l'humidité. Un volet que l'on appelle la boranle.

Et il revoit tout cela, le local, comme le foin aussi. Le local, avec du côté de l'écurie, ces crèches ouvertes et fermées si souvent. Quand on ouvre les boranles, on voit l'ovale par lequel les vaches passent leurs têtes pour aller manger au fond de la crèche le foin que l'on y a mis. C'est du béton. On en découvre le bord brun tout usé par les frottements incessants du bétail, de son poil rugueux, de sa langue quand il lèche. De tout, quoi. Et une fois que le bétail, il a fini de manger, ce qui reste au fond de la crèche qui est très humide, à cause de la salive de l'animal en premier, ce sont les grandes couiques qu'il

n'apprécie pas. Alors il les laisse. Et alors aussi, il faudra les enlever pour les mettre tout à l'heure sur le fumier.



La seule photo que nous possédions de Gaston Rochat dans son écurie, juste derrière la porte de bois qui mène à la fourragère. Tout cela, il est évident, ne paie pas trop de mine ! Cela reste un univers sensible, affectueux et bien digne du souvenir.

Il voit aussi la paroi opposée, celle qui sépare ce local de la remise. Là c'est en bois. Des planches verticales. Qui vont jusqu'au plafond qui est en somme le pont de grange, avec des planches mises les unes à côté des autres, solides, au point que rien n'arriverait à les briser. Du côté de la fourragère, soit au plafond, elles sont lisses, mais un peu tachées des éternelles humidités du bétail qui se faufile partout. Brunes, presque noires. Des taches, certes, des colorations un peu douteuses parfois. Et il y a aussi les poutres longitudinales, de grandeur moyenne, qui reposent quant à elles sur des poutres mises en travers des deux parois, reposant sur des plots de granit pris dans les murs, celles-ci monstrueuses, et donc d'une solidité à toute épreuve. Où sont-elles, aujourd'hui, pouvait-il se demander, car il n'était pas possible qu'ils aient pu les jeter, eux qui gardaient tout. Et toutes ces poutres qu'ils enlèveraient au fur et à mesure des transformations de ces locaux, elles auraient une utilité. Oui, toutes. Ce qui rassurait, en quelque sorte. Ainsi rien ne serait perdu. Tout aurait trouvé un second usage.

Des poutres énormes. Il le faut, en ces lieux humides où le bois, avec le temps, à tendance à pourrir, au moins en surface. La lampe, une seule, elle est au ras du plafond, avec à l'origine une sorte de poire en verre que l'on pouvait visser. Marre de cette protection inutile. Il n'y a désormais plus qu'une ampoule nue. Et celle-ci, en plus, elle ne donne que peu. Une quarante watts peut-être, guère plus. Le bouton est à côté de la porte. L'un de ces anciens que l'on tourne, et qui a toujours un peu de jeu. On parle ici, question de matière, de bakélite. Ça ce casse un jour ou l'autre. Et la porte est de bois. Comme cette deuxième séparant la fourragère de l'écurie.

Un sol toujours humide. A cause du bétail et de ce matériau si peu sympathique qu'est le béton et qui n'est jamais trop sain, par ailleurs. Au travers de lui suinte vite l'humidité de la terre que l'on trouve immédiatement dessous, sans vide sanitaire. Ça ne se faisait pas. Et sur ce béton il y a donc le foin que l'on prend avec des fourches en fer, et ça fait un bruit typique sur le béton, les fourches. Question de bruit, il y a aussi ces boracles que l'on ouvre et que l'on ferme. Il y a le grand souffle des animaux. Leur mâchouillement quand ils prennent le foin dans la mâchoire, le grincement des dents les unes contre les autres, le bruit des chaînes contre les tuyaux, car ici l'on est moderne. Fini d'envoyer les bêtes à la fontaine qui est à côté de l'église, à deux cents mètres, deux fois par jour. Et ça prenait bien une demi-heure par fois. Il fallait donc une heure rien que pour abreuver le bétail. Qui a maintenant des abreuvoirs automatiques. Il met le museau dedans, et cela pousse une sorte de large clapet en laiton qui permet à l'eau de s'écouler dans la vasque de fonte.

Et sur le sol de la fourragère, contre la paroi de bois, il y a aussi le tonneau à sel. Il est en bois. Tout humide du sel que l'on met dedans. Du sel pour le bétail, un peu rouge il semble. Pas qu'on le confonde avec le sel de cuisine qui est plus cher. Celui pour le bétail est d'ailleurs plus grossier. Et il mouille le bois du tonneau qui, à l'extérieur, a comme des fibres qui pointent. Si particulier. Un

tonneau avec des cercles en bois. Dessus un couvercle, pas que le mince de foin n'aille dedans quand on secoue le fourrage pour l'aérer, lui retirer ces poussières qu'il a, le rendre plus agréable pour le bétail. Faut tout de même un rien de soin, dans ces fermes. Et d'ailleurs le bétail, il ne mange pas n'importe quoi, il est difficile. Et quand le foin, il a moisi, on sent alors le moisi dans toute la fourragère, ce qui arrive parfois au temps de la récolte, lors de certains jours de pluie où l'on n'arrive plus à le sécher, il le refuse. Faut alors le servir comme litière et lui trouver autre chose. Et s'il ne le refuse pas et qu'il n'est pas d'une bonne qualité, le lait, il baisse. C'est ainsi.





Ò fourragère. Endroit semble-t-il où rien ne pouvait arriver. C'était comme un refuge. Le lieu où travaillaient les employés italiens, plus tard son père qui avait abandonné sa laiterie, là-bas. Alors maintenant il faisait tout lui-même, l'affouragement comme la traite. Tous les jours, et même deux fois par jour. On le revoit, le père, avec sa casquette, avec son mandzon ou sa veste de toile bleue qui te laisse facilement les épaules un peu froides. Il secouait le foin. Il était monté à la grange pour le couper tout à l'heure. Il avait un peu de peine à cause d'une mauvaise jambe, alors il avait passé par les escaliers, c'est-à-dire par l'appartement et non par l'échelle qui est au fond de la fourragère. Il charriait du mince de foin avec ses gros souliers. Il ne balayait pas. Pas dans la partie habitable en tous cas. Juste là-bas, dans la fourragère, ou à l'écurie seulement. Et il était monté sur la têche de foin même qu'il avait une mauvaise jambe. Il faisait avec. Il se yuquait là-haut, comme on dit.

On le revoit, pas toujours content que l'on soit là à l'ennuyer avec nos questions. Car pour ses fils, et notamment pour ce troisième pas plus dégnoulé qu'il ne le faut, pas son job que les soins au bétail et la traite. Il n'en avait pas le goût. Il aimait mieux voir et sentir que de pratiquer. Et l'on pouvait croire que cela, cette vie de la campagne, avec le bétail juste de l'autre côté de ces crèches, pouvait durer toujours. Que ce qui constituait cette vie ordinaire, allait pouvoir se poursuivre de toute éternité. Avec ce père à l'œuvre. Avec son allure, ses habitudes, sa manière de parler, de concevoir l'existence. On ne savait même pas, en fait, que ce monde-là était un rien trop petit pour survivre. Et que réellement, cette vie-là, ce n'était qu'en attendant qu'elle s'éteigne de manière définitive.

Et pourtant, quand l'on est là, c'est chaud. C'est vivant. C'est la vie, oui. C'est plein d'odeurs, de bruits. C'est sombre. Et cette pénombre n'est pas désagréable. Au contraire, elle rend les lieux, le fond de la fourragère surtout, un rien mystérieux. Qu'y a-t-il ? Rien, si ce n'est le fourrage et ces crèches que l'on ouvre et que l'on ferme, avec l'écurie derrière, tout le long. Et au fond de la fourragère, sur un tiers de la longueur, disons, c'est un gros mur de pierre et de chaux qui la sépare de la remise. Un mur épais, solide, support du centre de la maison. Il ne bougera jamais. Il restera là aussi longtemps que celle-ci vivra.

Fermons les yeux et revoyons tout cela. Sans oublier un seul clou. C'est vrai, les anciens propriétaires, ils mettaient des clous partout. Des centaines de clous. On se demande à quoi ils pouvaient servir : suspendre une veste, une ficelle, une chaise à traire, un objet quelconque. Mais pourquoi ces centaines de clous ? On a besoin de suspendre quelque chose, hop, on plante un clou, et puis un autre clou. Et puis, pour nous qui suivrons, ce sera la rude tâche de presque tous les enlever. On le fera pendant des années. On aurait pu en remplir des boîtes pleines, des brouettes. Une manie qu'ils avaient, on suppose. Ou une vraie maladie, allez savoir.

On revoit les fourches, debout, posées contre la paroi de bois, non loin du tonneau à sel. Le balai fait avec de la blanchette ou un autre arbuste quelconque.

On les achète. A l'écurie, le balai, usé comme il se doit, il est plein de catolles de bouse prises dans sa masse ou au bout de ses petites tiges. On entend les portes qui s'ouvrent et se ferment. C'est notre père qui passe. Ou l'employé. Les époques se mélangent. On entend les bruits d'ici, de la ferme, de l'eau qui coule dans les tuyaux parce qu'une vache a mis sa tête dans l'abreuvoir et boit. Ce bruit d'eau, d'ailleurs, on l'entend jusque dans sa chambre à coucher. Et cela a quelque chose de rassurant aux heures de repos. C'est qu'il y a le bétail, là-bas, la nuit, et celui-ci, il vit. Il vous rassure de ses respirations tranquilles et lourdes que l'on devine à distance. Un bétail avec lequel aussi par ailleurs on a plein d'avaros. Des bêtes qu'on aime. Auxquelles on s'attache. Ces drames qu'il y a parfois avec elles. C'est là l'un des points les plus douloureux de l'élevage. La souffrance des animaux, leur détresse quand ça ne va pas. On voit leurs gros yeux pleins d'inquiétude. Et l'on sait que la vie, au final, n'est drôle pour personne, puisqu'il faut la quitter un jour. Et que l'on aura souffert. Et que l'on posera sans cesse cette question : pourquoi avons-nous vécu, pour qui, dans quel but. Et l'on ne sait que trop bien la réponse. De but il n'y en a pas. C'est simplement le hasard, rien de plus. Non, aucune justification ni aucune finalité à notre existence.

Et ce serait ainsi pour chacune des pièces de l'ensemble de la maison. Avec les odeurs. La disposition des lieux et de chacune des choses qui meublent ces espaces qui sont chacun comme un refuge dans cet environnement sacré de son enfance. Et le bruit des portes. Et celui des pas sur le sol, de béton, de pierre ou de planches. Et la voix des gens, quand on les croise, qu'on leur demande quelque chose ou qu'on leur répond quand ils nous on dit :

- Où vas-tu ?

Et l'on ne va jamais bien loin. On navigue une fois de plus dans cette immense maison où chacun de ses moindres espaces a fini par nous devenir si familier que c'est une vraie partie de nous-mêmes.

Quitter cela un jour sera un drame...